

du chapeau haut de forme et de la redingote, les femmes gardent leurs robes claires et leurs chapeaux fleuris. Les voitures forment à la suite de la foule, une ligne qui la prolonge. Ce sont, d'ordinaire, des coupés ou des landaus où l'on montera au retour de l'ensevelissement.

Aucune maussaderie en ces cortèges funèbres. Ils ont une allure allègre et plaisante. On s'y joint en groupes sympathiques ; on y cause. On y accomplit, d'un cœur léger, un devoir de solidarité humaine.

## V

La rue moderne, avec les grisailles de ses façades, s'adapterait malaisément, sans décoration, à la plupart des cortèges. L'un d'eux cependant s'y encadre sans mésalliance de tons parce qu'il lui transmet sa fraîche et mouvante beauté : c'est le cortège de Carnaval.

A l'époque où le bal Bullier méritait son frontispice de céramique, les étudiants et les rapins, possédant encore une notion d'art, composaient des cavalcades spirituelles. Toute

l'imagination des bohèmes que Murger caricatura passait à échafauder ces réjouissances. Le sens de la gaieté n'était pas émoussé. Aujourd'hui la jeunesse s'enfonce dans la politique et sombre dans la pornographie. Le quartier latin ne salue guère plus que des monomes agronomiques aux trophées légumineux ou, sur des voiturettes traînées par des énergumènes, que des priapes solitaires et d'autres engagés en des vulves monstrueuses. Il n'est pas mauvais, certes, que le culte de Priape renaisse de ses cendres. Mais il est douloureux de penser que les pinceaux de l'École des Beaux-Arts s'exercent à magnifier la grossière stupidité de la carte postale.

Les cortèges de la Butte eux-mêmes tendent à disparaître. Les vachalcades mémorables auxquelles collaborèrent Willette, Grün, Abel Truchet, mariant les symboles du Parnasse aux réalités de la vie courante, ne jouiront plus de l'enthousiasme passé. Force nous est donc de juger du cortège carnavalesque d'après ce que nous présentent les comités des marchés. Or les personnages composant ces comités ont, il faut l'avouer, une culture d'art rudimentaire. Ce sont

des commerçants, avides de faire valoir leur marchandise. Ils ont, chaque année, la charmante mission d'élire une reine. Ils l'élisent, et Paris salue courtoisement cette majesté éphémère. Puis ils s'occupent de garnir leurs camions de constructions hâtives où paraderont, sous des oripeaux défraîchis, des déesses aux molles anatomies et des chevaliers aux visages d'argousins.

Nul véritable souci de beauté et d'originalité. Périodiquement reviennent les chars représentant les villes de France, et ceux contenant leurs musiques hurlantes, et les escadrons de mousquetaires, et les compagnies de gardes françaises. Parfois un pharmacien célèbre ou un notable chemisier introduit, entre un catafalque à prétentions médiévales et un autre à prétentions orientales, la louange de son quinquina ou l'exaltation de ses faux-cols.

Tout cela est vraiment déplorable et la municipalité ne devrait abandonner aux comités de l'alimentation parisienne que l'élection de leur souveraine (1). Munie de l'argent dont disposent ces comités et de la subvention qu'elle voterait,

(1) A la suite de la publication de ce chapitre, au *Mer-*

elle inviterait des artistes à présenter des dessins de chars inspirés de l'actualité immédiate. Elle confierait l'exécution des meilleurs à des décorateurs de théâtre. Des costumiers fourniraient des déguisements neufs. On opérerait une sélection parmi les femmes appelées à figurer sur les estrades. Les acteurs et les actrices des théâtres pourraient même, sans déshonneur, participer à ces fêtes. Au dix-septième siècle, l'hôtel de Bourgogne ne dédaignait pas, en temps de carnaval, de réjouir le carreau des Halles. L'acteur, de par sa profession même, ne se doit point à une minorité aisée, mais au peuple tout entier. Le peuple consacre les réputations. Il vaut qu'on ambitionne son suffrage.

Les gestes et les attitudes adorables que les co-

*cure de France*, M. Abel Truchet nous apprit, par lettre, que vers 1898, Auguste Rœdel, collaborateur aux vachalcades de Montmartre, obtint du Conseil municipal une subvention de 20.000 francs pour composer un défilé de carnaval. Malheureusement cet artiste comprit mal son mandat et découragea à jamais la générosité de nos édiles. Que cette générosité est donc facile à décourager ! Les projets d'Auguste Rœdel étant insuffisants, devait-on, de suite, abandonner une si heureuse initiative ? N'était-il pas plus sage d'ouvrir, comme nous le préconisons, un concours de projets ?

médiennes éploient sur des scènes menues, leur grâce, leur souplesse, leur élégance gagneraient à se manifester sur la place publique. Le tableau vivant est une œuvre d'art que l'on proscrit sottement. Et nous ne voyons point pourquoi telle femme qui permet à un photographe d'exposer sa quasi-nudité, rougirait d'offrir à la nation l'original de cette image. Une Otero, une Cléo de Mérode n'assumeront pas, dans la vie moderne, de plus noble tâche que celle de rénover le culte de la plastique humaine. Tandis qu'elles apparaîtraient dans les merveilleuses perspectives que forment les boulevards poudroyants de confettis, des orchestres composés d'artistes interpréteraient ces musiques italiennes, pimpantes et allègres, dont les cantatrices officielles, enfin descendues de leurs piédestaux, épandraient la joie en ondes sonores.

Évidemment les potentats des Halles centrales et des marchés satellites perdraient la satisfaction d'arborer, en des landaus, leurs redingotes occasionnelles. Mais cela ne nuirait point à leur prestige et encore moins au prestige des cortèges carnavalesques. Quel besoin d'ailleurs la munici-

palité a-t-elle de leur collaboration ? Ne devrait-elle pas s'ingénier, d'elle-même, à perpétuer la tradition des cavalcades ? Nice, cité où Carnaval possède des sectateurs convaincus, accepte-t-elle l'ingérence des marchés dans l'organisation de ses fêtes ? Les marchés auraient-ils érigé, tout dernièrement, sur la grande Esplanade, le palais érubescant d'ampoules électriques, où Carnaval, fantoche d'une démesurée fantaisie, revêtu d'un habit de diplomate, revenant du Congrès de la Paix, pénétra aux acclamations unanimes ? Assurément non. A tout cortège d'art, il faut une direction artistique.

Ou bien, il est nécessaire qu'une ville ait le goût inné de ces divertissements et qu'elle y coopère. Paris manifeste à peine ce goût. Les Parisiens s'amusent aux batailles de confettis. Ils attendent volontiers les cavalcades et les applaudissent. Mais ils n'en accroissent point l'agrément par la décoration de leurs demeures. Les Italiens, au contraire, consacrent de longs loisirs à cette décoration. Ils tapissent leurs maisons de mousselines aux couleurs barbares, dont de gros bouquets de dahlias, de roses et de

camélias fixent les plis. Ils transforment leurs balcons en alcôves, en loges, en niches de saints, en baraques foraines, en cases japonaises et, avec plus de fantaisie encore, en cuisines reluisantes de batteries cuivrées. Les hôtes de ces habitacles endossent des costumes appropriés. En bas, sur les trottoirs, des estrades supportent un peuple disposé au combat. Les façades de la rue forment deux haies vivantes, palpitantes, omnicolores, avec des éclats brusques d'incarnat, d'émeraude ou de topaze. Au milieu de la chaussée, interminablement vont et viennent des marchands qui débitent les bonbonnières, les cornets de sucreries, les grappes de fleurs artificielles, les tournesols mobiles.

Et lorsque circulent les chars splendides aux sujets allégoriques, burlesques, fantastiques ou d'actualité, le vol croisé des coriandoli et des fleurs augmente encore la polychromie de la rue. C'est d'abord un nuage léger qui s'élève de la terre, remué par les combattants des trottoirs. Puis cela monte, grossit, avec l'appoint coloré des balcons. Enfin, cela tourne en tempête, car les étages supérieurs déversent un déluge tour-

billonnant. Si bien que les tons naguère si violents des façades pâlisent, s'effacent dans un barbouillis rosé où l'on n'aperçoit plus que les silhouettes des chars émergeant d'un grouillement vermiculaire...

Ainsi la vieille Italie donne-t-elle encore des leçons de goût au monde. Et le monde ne saurait trop écouter ces leçons. Qu'ils aient pour but de célébrer la force, d'exalter la religion, de saluer la mort ou de magnifier la joie, les cortèges ne prennent une signification véritable que déroulés en plénitude d'esthétique. Car, dès lors, ils servent puissamment, par l'admiration qu'ils suscitent, la pensée qu'ils symbolisent. Ils possèdent comme le théâtre en plein air, dont ils sont, en quelque sorte, une manifestation transitoire, une force de diffusion idéologique. Un jour viendra où les sociétés, les municipalités, les gouvernements comprendront quels merveilleux instruments de propagande ils constituent. Formulons le souhait qu'ils ne les utilisent point à étendre les méfaits de leurs œuvres politiques, mais, au contraire, à remuer, parmi le peuple, des sentiments endormis de noblesse et de beauté.